

Ce succès, obtenu avec des terrains excessivement bornés, a fait penser qu'il pourrait être utile de donner peu d'étendue aux concessions qui restent encore à faire dans la colonie.

XLVI.
Grande importance de la ville du Cap-Français située sur la côte du nord de Saint-Domingue.

Non loin du port de Paix à la rivière Salée, commence à l'ouest une plaine terminée à l'est par la rivière du Massacre, devenue avec le temps la borné des possessions espagnoles et françaises. Cette superbe plaine, de dix-huit lieues de long sur quatre de large, s'étend au nord sur des plages remplies de très-bonnes rades, et a pour limites, au sud, une chaîne de montagnes, la plupart peu élevées, plusieurs susceptibles de culture jusqu'à leur sommet, toutes séparées par des vallées délicieuses.

Ce ne fut qu'un peu après le milieu du dix-septième siècle, que des bras nerveux s'avisèrent de fouiller un sol auquel nul autre ne paraît pouvoir être comparé. Cependant s'y sont successivement formées les paroisses de la Petite-Anse et de la Plaine du nord, de Lacul et de Limonade, du quartier Morin et de la Grande-Rivière, de Limbé et du port Margot, de Plaisance et du Borgne, du Dudson et de la Marmelade. Ces bourgades ont créé cent cinquante-trois sucreries en blanc, quinze en brut, douze cent soixante-trois cafeteries, quatorze cotonneries, quinze indigoteries, six caoitières, exploitées par quatre-vingt-dix-huit mille cinq cent trente-sept esclaves.

La partie du territoire la plus unie, la mieux

arrosée et la plus profonde, est occupée par des cannes qui donnent plus de sucre, et de meilleur sucre qu'aucune autre région du globe. On arrive à ces riches plantations par des chemins de quarante pieds de large, tirés au cordeau, bordés par des haies de citronniers, et qui ne laisseraient rien à désirer s'ils étaient ornés de futaies destinées à procurer de l'ombrage aux voyageurs.

C'est sur les coteaux et dans les vallons que sont cultivés les cafés et les autres productions qui n'exigent pas de gros capitaux. Ceux qui s'occupent du soin de les faire naître poussent rarement leur fortune aussi loin que les propriétaires des sucreries; mais ils ont d'autres jouissances. Un ciel serein, un air pur, un climat tempéré, des eaux abondantes et salubres, une verdure toujours nouvelle, un printemps de toute l'année, ce sont là des avantages bien propres à leur faire supporter sans impatience leur médiocrité. Si une cupidité désordonnée pouvait leur faire oublier ces dédommagemens, le souvenir leur en serait rappelé par les millionnaires qui viennent sans cesse dans ces lieux un peu sauvages rétablir leur santé ruinée, ou renouveler leurs forces épuisées par des chaleurs trop vives et trop continues.

Les riches et abondantes denrées qui sortent de la plaine, qui sortent des montagnes, sont toutes également déposées au Cap-Français, où l'un de ces hommes que l'intolérance religieuse com-

mençait à proscrire dans leur patrie, le calviniste Gobin, éleva en 1670 seulement la première habitation. D'autres maisons y furent bâties à mesure que les terres voisines étaient défrichées. Vingt ans après, c'était un lieu digne de quelque attention. En 1695 la ville fut attaquée, prise, pillée et réduite en cendres par les forces réunies de la Castille et de l'Angleterre.

On pouvait tirer de ce désastre un grand avantage. Dans une rade qui a trois lieues de circonférence, l'intérêt, qui est le premier fondateur des colonies, avait fait choisir pour l'emplacement du Cap le pied d'un morne fort élevé, parce que c'était le terrain le plus à portée du mouillage ordinaire. Il convenait d'y substituer une position plus saine, plus commode et plus spacieuse. On n'y songea pas. C'est dans un gouffre qui n'est jamais rafraîchi par la douce haleine des vents de terre, et où la réverbération des montagnes double les ardeurs du soleil, c'est là qu'on rétablit une ville qui n'aurait jamais dû y être bâtie. Cependant la fertilité des campagnes voisines n'a cessé d'agrandir cet établissement.

Trente-quatre ou trente-cinq rues, toutes bien alignées, coupent maintenant le Cap en trois cents islets de maisons riantes, au nombre de onze à douze cents. Ces rues, quoiqu'en pente, étaient naguère toujours très-bourbeuses. Elles ne le sont plus depuis qu'il a été construit sur le morne qui les domine un grand réservoir qui

fournit sans interruption des eaux salubres et abondantes aux fontaines de la ville et de la rade. Entre les établissemens publics, tous plus commodes que magnifiques, deux méritent d'être remarqués.

Douze citoyens s'étaient réunis sous le nom de *philadelphes* pour recueillir tout ce qui peut appartenir à l'histoire physique et naturelle de Saint-Domingue. En 1784, ils obtinrent la liberté de s'assembler. On leur accorda l'année suivante un vaste terrain sur lequel ils devaient élever à leurs frais le bâtiment où se tiendraient leurs assemblées. Le gouvernement sanctionna enfin solennellement leur établissement, sous le titre de *société royale des sciences et des arts du Cap-Français*. C'est la première institution de ce genre qui ait été formée dans le Nouveau-Monde. Si ses succès répondent aux espérances, et qu'elle trouve des imitateurs, les lumières ne manqueront plus pour procurer l'amélioration de cet autre hémisphère, et peut-être du nôtre.

La misère, le libertinage et l'inquiétude peuplent sans relâche l'Amérique aux dépens de l'Europe. C'est sans ressources et sans talens que les émigrés arrivent dans la patrie qu'ils se sont faite. Avant d'y avoir acquis les moyens de subsister, ils sont la plupart exposés à des maladies trop souvent mortelles. Castelveyre et Dolioules, habitans du Cap, fondèrent en 1741 pour les hommes, et en 1743 pour les femmes, deux

hospices où les deux sexes devaient trouver tous les secours de l'humanité la plus bienfaisante, jusqu'à ce qu'on leur eût procuré des occupations convenables pour leur entretien. Les charitables fondateurs ne se dissimulaient pas que les sacrifices qu'ils étaient en état de faire ne suffiraient pas pour remplir le but qu'ils se proposaient; mais ils comptèrent que leurs intentions seraient secondées. Leur espoir ne fut pas trompé. 50,000 livres annuellement assignées sur différentes branches de revenu public grossirent bientôt les premiers fonds. Ils dûrent un nouvel accroissement aux confiscations prononcées par les tribunaux. Les legs pieux d'un grand nombre de bons citoyens les augmentèrent successivement encore. Cependant cette institution, unique d'abord dans l'autre hémisphère, et qui n'y a été imitée depuis qu'au Port-au-Prince, n'a produit que la moindre partie du bien qu'on s'en promettait. Ses revenus ont été constamment dilapidés avec la plus grande audace, et le gouvernement lui-même n'a jamais pu parvenir à obtenir des comptes.

Rien de bien ne peut donc subsister parmi les hommes! et le riche attaquera l'indigent même jusque dans son asile, si la présence du gibet ne le contient. Malheureux! vous ne connaissez pas toute l'atrocité de votre conduite. Si l'on traduisait devant vous un de vos semblables convaincu d'avoir saisi pendant la nuit un passant à la gorge, et de lui avoir appuyé le pistolet sur la poitrine

pour avoir sa bourse, à quel supplice le condamneriez-vous? Quel qu'il soit, vous en méritez un plus grand. Vous joignez la lâcheté, l'inhumanité, la prévarication au vol; et à quelle espèce de vol encore! Vous arrachez à celui qui meurt de faim le pain qu'on vous a confié pour lui; vous dépouillez la misère abandonnée à votre sollicitude; vous la dépouillez clandestinement et sans péril. L'imprécation que je vais lancer contre vous, je l'étends à tous les administrateurs infidèles des hôpitaux, de quelque contrée qu'ils soient, fussent-ils de la mienne; je l'étends à tous les ministres négligens auxquels ils déroberont leurs forfaits ou qui les souffriront. Puisse l'ignominie, puissent les châtimens réservés aux derniers des malfaiteurs tomber sur la tête proscrite des scélérats capables d'un crime aussi énorme contre l'humanité, d'un attentat aussi contraire à la saine politique; et s'il arrive qu'ils échappent à la flétrissure et à la punition, puisse le gouvernement qui aura ignoré ou toléré cet excès de corruption, être un objet d'exécration pour toutes les nations et pour tous les siècles!

Quoique les maisons de la Providence, qui devaient être si favorables à la conservation de l'espèce humaine, aient mal répondu à leur destination, il meurt, proportion gardée, moins de monde au Cap que dans aucune des autres villes maritimes de la colonie. Il faut attribuer cet avantage au défrichement entier du territoire, au comblement

des cloaques voisins, à la dissipation, aux commodités, à l'activité, aux secours de toute espèce qu'on trouve réunis dans une société nombreuse et agissante. L'air aura toute la salubrité que la nature des choses permet lorsqu'on aura desséché les marais de la petite anse, qui, dans les grandes sécheresses, répandent une odeur infecte.

Le port est digne de la ville. Il est admirablement placé pour recevoir les vaisseaux qui arrivent d'Europe. Ceux de toute grandeur y sont commodément et en sûreté. Ouvert seulement au vent du nord-est, il n'en peut recevoir aucun dommage, son entrée étant semée de rescifs qui rompent l'impétuosité des vagues. Aussi y embarque-t-on le tiers des denrées de la colonie. L'entrepôt serait même devenu plus considérable si le temps ne lui eût donné un concurrent.

A l'est, et à huit ou neuf lieues du cap, est un lieu connu originairement sous le nom de *Bayaha*. C'est certainement le meilleur port de Saint-Domingue, et peut-être de l'Amérique. Il a trois lieues de circonférence; les plus gros vaisseaux y peuvent presque partout amarrer à terre; il s'élève dans son centre un islet qui en défend l'entrée, excessivement étroite. L'abondance et la qualité des pâturages avaient plus multiplié à son voisinage que partout ailleurs les bêtes à cornes devenues sauvages, et cette raison y avait attiré un très-grand nombre de boucaniers. Ils se rassembaient toutes les nuits dans la petite île,

et y livraient les cuirs, alors leur ressource unique, aux navigateurs hollandais qui fréquentaient ces mers.

La culture remplaça la chasse, et cette heureuse révolution attira l'attention de la cour de Versailles. Elle jugea *Bayaha*, qu'on appela *Fort-Dauphin*, propre à devenir le point de réunion des forces navales que les circonstances pourraient la déterminer à faire passer dans cette partie du Nouveau-Monde, l'entoura de fortifications, et se proposa d'y former un grand établissement de marine. Ce n'est que tard que ses conseils se sont convaincus de la folie qu'il y aurait à concentrer tous leurs moyens de guerre dans une rade d'où les navires ne peuvent sortir que l'un après l'autre par un vent de terre; d'où une escadre un peu nombreuse ne pourrait déboucher en moins d'un jour par un goulet où il est impossible de bloquer sans le moindre danger une flotte beaucoup plus nombreuse.

Cependant les ouvrages exécutés pour entourer le *Fort-Dauphin* ne sont pas sans utilité. Ils mettent à l'abri de l'invasion un marché où aboutissent les productions du territoire propres à la ville même, et celles d'Ouanaminthe, de Vallière, du Terrier-Rouge et du Trou, tous quartiers qui sont dans son ressort. On y compte cent dix sucreries en blanc, dix en brut, trois cent quarante-cinq cafeteries, trois cotonneries,

et dix-neuf indigoteries , exploitées par trente-un mille quatre cent soixante-sept esclaves.

Les cultures et les habitans de la colonie sont répartis sur quarante-six paroisses. Toutes ont un bourg ou une ville. Les bourgs sont formés par les boutiques de quelques marchands , par les ateliers de quelques artisans , les uns et les autres construits autour du presbytère. Il s'y établit les jours de fête une espèce de marché où les esclaves viennent troquer les fruits, les volailles, les autres petites denrées qui leur sont propres , contre des meubles , des vêtemens, des parures qui , quoique de peu de valeur , leur procurent quelques commodités , et les distinguent de ceux de leurs semblables qui n'ont pas les mêmes jouissances. On ne saurait assez s'indigner que la tyrannie les poursuive au milieu de ces faibles échanges , et que les vils satellites de la justice chargés de la police de ces assemblées fassent sentir à ces infortunés la dureté de leur condition jusque dans les courts instans de relâche qui leur sont accordés par leurs barbares maîtres.

Il y a là deux personnages bien odieux, l'archer qui tourmente l'esclave , et l'administrateur qui ne sévit pas contre l'archer. Mais celui-là est un homme sans pitié que ses fonctions journalières ont peut-être endurci au point de s'ennuyer lorsque l'exercice en est suspendu ; et qu'il manque d'occasions de faire souffrir ; au lieu que celui-ci est un magistrat qui ne porte pas dans son âme

la même férocité , dont le rôle habituel est de montrer de la dignité , et en qui la compassion doit régner à côté de la justice. Pourquoi deux êtres aussi différens semblent-ils concourir ensemble au malheur des esclaves ? Serait-ce par un cruel mépris pour ces malheureux qu'on a presque rayés du rang des hommes ? Les aurait-on tellement dévoués à la douleur et à la peine, que leurs cris et leurs larmes ne feraient plus aucune impression ?

Les villes de la colonie , et en général toutes celles des îles d'Amérique , présentent un spectacle bien différent des villes de l'Europe. En Europe nos cités sont peuplées d'hommes de toutes les classes , de toutes les professions , de tous les âges ; les uns riches et oisifs , les autres pauvres et occupés , tous poursuivant dans le tumulte et dans la foule l'objet qu'ils ont en vue, ceux-ci le plaisir, ceux-là la fortune, d'autres la réputation ou le bruit du moment qu'on prend souvent pour elle , d'autres enfin leur subsistance. Dans ces grands tourbillons , le choc et la variété des passions, des intérêts, des besoins, produisent nécessairement de grands mouvemens , des contrastes inattendus, quelques vertus, et beaucoup de vices ou de crimes. Ce sont des tableaux mouvans plus ou moins animés à raison du nombre des acteurs, et par conséquent des scènes qui s'y jouent. A Saint-Domingue et dans le reste de l'archipel américain le spectacle des villes est uniforme et

monotone. Il n'y a ni nobles, ni bourgeois, ni rentiers. Elles n'offrent que des ateliers propres aux denrées que le sol produit et aux différens travaux qu'elles exigent. On n'y voit que des commissionnaires, des aubergistes, et des aventuriers s'agitant pour trouver un poste qui les nourrisse, et acceptant le premier qui se présente. Chacun se hâte de s'enrichir pour s'éloigner d'un séjour où l'on vit sans distinctions, sans honneurs, sans plaisirs, et sans autre aiguillon que celui de l'intérêt. Personne ne s'arrête là avec le dessein d'y vivre et d'y mourir. Les regards sont attachés sur l'Europe; et la principale jouissance qu'y procure l'accroissement des richesses consiste dans l'espoir plus ou moins éloigné de les rapporter parmi les siens dans notre hémisphère.

XLVII.
Les liaisons
de la France
avec Saint-
Domingue
deviennent
dangereuses
pendant la
guerre. Pour
quoi?

Cette espérance est rarement trompée durant la paix. La guerre ouvre une autre scène. Aussitôt que le signal des hostilités a été donné, l'Anglais s'empare de tous les parages de la colonie. Il en gêne les exportations, il en gêne les importations. Ce qui veut entrer, ce qui veut sortir tombe dans ses mains; et le peu qui aurait échappé dans le nouvel hémisphère est intercepté sur les côtes de l'ancien, où il est également en force. Alors le négociant de la métropole interrompt ses expéditions; l'habitant de l'île néglige ses travaux. A des communications importantes et rapides succèdent une langueur et un désespoir qui durent aussi longtemps que les divisions des puissances belligérantes.

Il en aurait été autrement si les premiers Français qui parurent à Saint-Domingue avaient songé à établir des cultures. Ils auraient occupé, comme ils le pouvaient, la partie de l'île qui est située à l'est. Elle a des plaines vastes et fertiles. Le rivage en est sûr. On entre dans ses ports le jour qu'on les découvre. Dès le jour qu'on en sort on les perd de vue. La route est telle, que l'ennemi n'y peut préparer aucune embuscade. Les croisières n'y sont pas faciles. Ses parages sont à l'abord des Européens et les voyages fort abrégés. Mais comme le projet de ces aventuriers fut d'attaquer les navires espagnols et d'infester le golfe du Mexique de leurs brigandages, les possessions qu'ils occupèrent sur une côte tortueuse se trouvèrent enveloppées par Cuba, la Jamaïque, les Turques; par la Tortue, les Caïques, la Gonave, les îles Lucaïes; par une foule de bancs et de rochers qui rendent la marche des bâtimens lente et incertaine; par des mers resserrées qui donnent nécessairement un grand avantage à l'ennemi pour aborder, bloquer et croiser.

Le ministère de France pourra mettre fin à tant d'humiliations, à tant d'infortunes, en entretenant dans la colonie des forces navales suffisantes pour protéger le débarquement de ses flottes marchandes; en donnant à ces riches cargaisons une escorte qui les garantisse de toute attaque en pleine mer; en plaçant sur les côtes de la métropole de nombreuses escadres dont la fonction sera